

La Traversée du dimanche

Extrait 1 : chapitre 1, Luneau Ascot Éditeurs, p. 7-9.

Reste le problème principal : pourquoi étions-nous réveillé de si bonne heure ? Un tourment particulier ? Pas à notre connaissance. Une joie particulière ? Non plus. Ce réveil provenait-il d'une insomnie, tout simplement ? Même pas. Grâce à Dieu, nous avons réussi à vaincre notre insomnie depuis longtemps par un dosage complexe de gouttes et de pilules. Les cas où ce dosage s'avère inefficace sont exceptionnels. Aussi est-ce vers l'exception qu'il nous faut chercher. Et nous cherchons. Que peut-il y avoir de particulier en ce jour où l'aube semble molle et lente ? La réponse qui nous vient ne nous satisfait guère : aujourd'hui est un dimanche. Et nous ne sommes pas de ceux qui font profession de mépriser les dimanches sous prétexte qu'ils sont vides, ou mal remplis, ou indigestes. Non.

Jadis, peut-être étions-nous également influencé par ces prétextes fallacieux ; nous trahissions les dimanches avec dédain. À la longue, nous avons fini par comprendre que cette attitude nous causait plus de tort à nous qu'au dimanche. Car les dimanches passent, mais le cafard reste. Une journée toute de ressassement morose, d'heures décolorées, de regard sur les rues atones, ne permet guère d'aborder la semaine en position de force. Et nous avons appris à nos dépens qu'une position de force est indispensable si l'on veut vaincre dans la lutte pour la vie. Vaincre. Ne pas couler. Nous croyons que ne pas couler est déjà une sorte de victoire. C'est pourquoi nous avons tout fait pour que le dimanche devienne un allié : nous lui sourions, nous arpentons joyeusement notre chambre, nous allons nous promener dans les jardins publics ou dans les squares, sans éprouver le moindre dégoût à la vue des familles qui se traînent et bavotent les prénoms de leurs enfants chéris. Nous poussons notre mansuétude jusqu'à tapoter quelque petite tête mignonne pour bien montrer que nous faisons partie, nous aussi, de la grande famille. La bonne. Pourquoi ne pas reconnaître que les bons, les vraiment bons, sont plus nombreux que les méchants, et qu'ainsi il vaut mieux faire partie de la bonne majorité ? Pourtant tout va mal dans le monde, les atrocités sont partout. Elles sont dues sans doute à d'autres majorités, qui ne font pas partie de la bonne majorité. Nous, nous sommes pour la bonté.

Et nous nous étirons. La rayon lumineux bouge à travers la chambre, s'élargit, se pose sur notre chemise accrochée au dos d'une chaise, sur notre pantalon soigneusement plié sur l'assise.

Nous avons pour notre chambre, des ennuis d'espace. Il fallait choisir – vu le prix des loyers – entre une chambre plus vaste dans un quartier assez populaire, ou une chambre plus petite dans un quartier presque résidentiel. Etant donné notre ascension sociale depuis quelque temps, nous avons opté pour le quartier résidentiel : cela repose les yeux, l'esprit, que de longer les immeubles cossus, les balcons en fer forgé, les verrières fin de siècle où des plantes vertes parlent à l'imagination. Ce luxe à cinq minutes de chez nous n'est pas pour nous déplaire. Et puis, qui sait ? Un jour, le grand patron ou le directeur pourraient accepter notre invitation à dîner. Tout au moins le directeur pourrait-il ne pas refuser catégoriquement. Il pourrait répondre par exemple : « Pas cette semaine, mais la semaine prochaine. » Ou même : « Pas ce mois-ci, mais le mois prochain. »

Nous serions heureux, flatté, détendu, même avec une réponse du genre « Pas cette année, mais peut-être l'an prochain. » Il est des réussites qu'il faut savoir attendre. Mieux vaut attendre une réussite qu'un miracle. Nous aurions tendance à croire que le miracle est un fait uniquement négatif : ne pas être déjà mort est un miracle ; ne pas être à la rue est un miracle ;

ne pas sombrer, des heures durant, est un miracle. Vouloir d'avantage serait tenter le diable. Le diable nous tente mais gare à qui veut le tenter, lui.

Extrait 2 : chapitre 2, Luneau Ascot Éditeurs, p. 19-20.

L'autre jour, dans la longue cage vitrée du parking souterrain, nous avons timidement, et pour des raisons évidentes, entamé l'air du « toréador » de *Carmen* dans la partie qui nécessite une voix de baryton. La vieille comptable – toute grise, toute plate, toute pointue – a secoué les épaules d'un mouvement agacé : « Vous feriez mieux de vérifier les noms des abonnés, et leurs comptes. J'en ai plein le dos... de vos do, ré, mi ! » Elle a émis un rire léger. Or, pour nous, cette réaction prouve du respect à notre égard. Car en d'autres temps, et dans des circonstances semblables, on nous aurait crié : « N'avez pas fini, non, de nous casser les oreilles ! » Nous avons connu de ces situations, aujourd'hui dépassées. Grâce à Dieu.

Grâce à notre maman, aussi. Le directeur général de cette Compagnie des parkings souterrains, homme considérable, en dessous, certes, du président-directeur général de cette compagnie, mais bien au-dessus du directeur de notre parking à nous, n'avait eu qu'à se féliciter des services que notre maman avait rendus à sa femme, comme dame de compagnie, garde-malade, femme à tout faire. Qu'il ne faut pas confondre avec bonne à tout faire ! Il n'eut aucune raison de refuser à notre maman le petit service qu'elle lui demandait : caser son fils unique, chéri et malchanceux, dans un des parkings qu'il sous-dirigeait. Nous, qui avons fait des études solides – mais dans le désordre – et occupé des emplois innombrables – sans jamais donné satisfaction –, découvrons enfin un monde nouveau, stable, lumineux : celui des parkings souterrains.

La protection lointaine mais efficace de l'employeur de notre maman nous a permis de prendre ce poste avec une certaine condescendance ; nous tenions à marquer la coupure d'avec avant – d'avec l'époque des humiliations. Et cela nous a réussi. Malgré des déficiences, des lacunes, le respect nous avons besoin, nous l'obtenons, à peu près. Ce ne sont pas les quelques petites exceptions, de-ci de-là, qui vont nous mettre martel en tête. Par exemple, ce jour où la vieille comptable nous a jeté à la face : « Vous chantonnez ? Et l'erreur monumentale que j'ai relevée sur votre registre, hier, c'est de l'opéra comique ? » Nous apprîmes que nous avions confondu les tarifs des abonnements avec les dates des abonnements. Et que nous avions additionné toutes les dates : ce qui, évidemment, donnait un chiffre assez petit, invraisemblable, même pour un profane des parkings souterrains – sauf peut-être s'ils sont au bord de la faillite, ce qui n'est pas le cas, heureusement.

Extrait 3 : chapitre 17, Luneau Ascot Éditeurs, p. 141-42.

Nous voyons la main de Flora se poser sur la nuque de sa nièce.

- Nous sommes seules au monde, toutes les deux. Et tu me parles en ennemie. J'ai un tel bourdon !
- Bien sûr : tu es comme les autres, tante Flora, tu n'as rien vécu. Alors tu hais ceux qui vivent trop ; et qui souffre trop.

- Tu crois ? Et ce jour où la concierge m'a arrêtée dans l'escalier : « Ne montez pas, Flora : les Allemands viennent d'emmener votre père ! » Pour toi, c'est n'avoir rien vécu ?

L'autre ne bouge pas : visage blanc, immobile, d'une indifférence totale. Flora écrase sa cigarette, en allume une nouvelle. A présent, cigarette allumée, sa main tremble. Elle reprend :

- Il t'adorait, mon père. Tu... tu l'as oublié ? Je ne t'en veux pas : tu n'étais qu'un pauvre bébé qu'on cachait dans les fourrures de l'atelier. On se disait : « Ils ne viendront pas », ou bien : « Avant que notre tour arrive, la guerre sera finie ! », « Iahvé nous protège. » Et on riait. Le soir, papa prenait son accordéon, s'écriait : « Assez avec la fourrure pour aujourd'hui. » Et il jouait de vieux airs yiddish. Tu ne peux pas t'en souvenir... Sa longue barbe...
- Je sais tout ça. Il valait mieux périr. Aujourd'hui aussi est un cauchemar.

Extrait 3 : chapitre 18, Luneau Ascot Éditeurs, p. 149-50.

Personne ne passe. Nous posons nos deux pots de fleurs au bas d'un mur pour nous adosser. Et nous sourions.

- Quelle fatigue !
- Vite, monsieur. J'ai hâte de rentrer chez moi. Pour moi, c'est un mauvais jour, aujourd'hui.
- Pour nous aussi.

Elle se plante devant nous :

- Qu'est-ce que vous me chantez ? Mais qu'est-ce que vous me chantez ?
- On chante ce qu'on peut. Nous, nous cherchons des airs qui ne nous rappellent rien. Nous avons beau faire, nous finissons toujours par chanter des airs qui nous rappellent quelque chose.
- Qui, nous ?
- Nous !
- Vous tout seul, c'est nous ?
- Oui. Nous, tout seul, c'est nous.

Elle nous scrute encore, puis éclate de rire :

- Bravo ! Comme ça, vous ne devez jamais vous ennuyer !
- Jamais.

Elle a raison : nous ne nous ennuyons jamais.